

Le libertaire

Administration : PIERRE LENTENTE
9, Rue Louis-Blanc, PARIS (10°)

QUOTIDIEN ANARCHISTE

A partir de 20 heures : Téléphone Gutenberg 26-55

Rédaction : ANDRÉ COLOMER
123, Rue Montmartre, PARIS (2°)

ABONNEMENTS

POUR LA FRANCE	POUR L'ÉTRANGER
Un an... 64 fr.	Un an... 96 fr.
Six mois... 32 fr.	Six mois... 48 fr.
Trois mois... 16 fr.	Trois mois... 24 fr.
Chèque postal Feraud 586-65	

Les anarchistes veulent instaurer un milieu social qui assure chaque individu le maximum de bien-être et de liberté adéquat à chaque époque.

Politique et Révolution

Moscou vient de faire savoir qu'il est content de Lyon. Pardi, le Congrès de Lyon s'est incliné devant l'usage de l'Exécutif. Le Parti communiste français a bien voulu continuer à s'occuper de questions syndicales, dans le sens indiqué par le message de Zinoviev lu le deuxième jour.

Ce message est une véritable encyclopédie : des ordres pour les fidèles, des anathèmes pour les hérétiques. Les fidèles ont obéi, les hérétiques persistent dans leurs erreurs. Expliquons-nous !

Le cliché ordinaire contre les anarcho-réformistes est bien usé. Ceux qui ont aidé la Révolution russe dans les moments difficiles ont peut-être autant de mérite que ceux qui vivent des restes de cette révolution mourante.

La révolution ne se fait pas avec des investitures contre « la volaille à plumer » et avec du bluff sur les possibilités d'action. Elle aura d'autant plus de chances de réussir qu'elle sera la chose de toute une classe par l'union de tous les révolutionnaires.

La « conquête des masses » est une impossibilité pour une seule secte. Le recrutement des travailleurs est déjà difficile en période d'unité. En cette époque lamentable de divisions, où les plus robustes se fatiguent, comment peut-on concevoir que la masse indécise se rangera sous une bannière dont les porteurs se plaisent à embrouiller et à compliquer les choses les plus simples ?

« Il faut créer des noyaux (communistes) dans toutes les entreprises » ordonne le grand stratège. Si le Parti communiste a cette prétention, d'autres peuvent l'avoir aussi. Et alors ? L'entreprise ou l'usine sera tirillée par tous les courants extérieurs qui voudront bien se donner le but de faire le bonheur des ouvriers ! Le syndicat devrait naturellement prêter appui ou s'effacer devant ces illégitimes manœuvres !

Merci bien ! Le seul moyen de créer des noyaux dans les usines, c'est par le syndicat. Le syndicat, indépendant de toute école politique, qui appelle tous les ouvriers à la lutte de classes, quelles que soient leurs convictions personnelles.

S'ils ont compris les nécessités révolutionnaires, tant mieux ; s'ils ont la compréhension peu avancée du difficile, le syndicat s'en chargera bien mieux que toute secte extérieure. Le contact des simples militants qui sont à l'atelier, et qui expliquent les luttes quotidiennes, est bien plus fécond que les articles et les discours des professeurs et des théoriciens les plus réputés.

Vouloir créer des noyaux dans les entreprises suivant une idéologie discutable, c'est introduire la division dans le travail, c'est répudier la valeur syndicale, c'est vouloir la démolition du peu de solidarité qui reste.

Sur ce terrain-là, le syndicat a des devoirs qu'il ne peut pas abandonner à d'autres. Ces devoirs sont tellement sacrés et impérieux qu'ils constituent des droits et des prérogatives. Le syndicat est un exécutif testamentaire. Il ne peut pas confier sa part d'héritage révolutionnaire à des voisins cupides et instables, au lieu de le faire fructifier, l'anéantissent.

Nous ne comprendrions jamais une telle abdication, une telle déchéance du syndicalisme. Nous ne voulons pas accepter la diminution du syndicalisme révolutionnaire parce que nous ne voulons pas être complices d'une amputation aussi préjudiciable à l'intérêt prolétarien.

Faut-il donc, pour être bon teint, voir les événements avec des lunettes orthodoxes ? Faut-il se mettre à genoux et dire Amen à toutes les sottises et à toutes les insultes d'un Zinoviev ou d'un autre révérend de l'église bolcheviste ?

A ceux qui doutent encore de la subordination et des excommunications, qu'ils aient l'obligeance de lire les conclusions du message cité.

Voici les lignes qui en disent suffisamment long :

« La collaboration qui s'est établie entre le Parti et la C. G. T. U. doit continuer, car elle est la garantie du succès des luttes futures de la classe ouvrière. L'esprit sentiel pour le Parti, c'est la lutte la plus implacable non seulement contre la bourgeoisie, mais contre ses agents dans la classe ouvrière. Le prolétariat français ne vaincra pas, tant qu'il ne se sera pas guéri de ses maladies chroniques réformatrices et anarchistes. Seul le Parti communiste est en état de débarrasser la conception des masses ouvrières de l'idéologie gâtée bourgeoisie et anarchiste. »

C'est le délégué de l'Internationale communiste qui dit que la collaboration doit continuer entre Parti et C. G. T. U. On sait ce qu'est la collaboration avec des secrétaires qui sont nommés par le Parti ou avec son assentiment. Un secrétaire confédéral a d'ailleurs déclaré à Bourges qu'il était le défenseur de cette I. C.

Et quand Zinoviev ordonne au Parti français la lutte la plus implacable contre les agents de la bourgeoisie qui se trouvent dans la classe ouvrière, on comprend tout de suite comment ont commencé et se continuent les luttes de tendances à la C. G. T. U. Ceux qui sont dans cette C. G. T. U. pour défendre l'I. C. sont les applicateurs zélés des mots d'ordre de Zinoviev.

Le savant docteur s'en prend ensuite aux maladies chroniques réformatrices et anarchistes. Si elles sont chroniques, elles sont incurables. Il faut tuer le malade pour vaincre la maladie. Est-ce la besogne que ten-

tent les communistes de la C. G. T. U. ? Qu'est-ce qu'une maladie réformatrice ? Vouloir des réformes ? Vouloir opérer légalement ? Mais alors, nous sommes tous atteints plus ou moins ! C'est donc un mal de se défendre avec de faibles moyens quand il y a nécessité ! Est-il préférable de ne pas se défendre du tout ?

Il ne faut pas confondre les gestes de conservation sociale et les gestes de défense sociale.

Les révolutionnaires russes ne sont-ils pas atteints de cette maladie, quand ils établissent la N. E. P., quand ils entrent dans le concert des puissances capitalistes, quand ils envoient un amiral rouge à la Conférence bourgeoise internationale des armements navals ?

Et la maladie anarchiste ? Vouloir que la Révolution continue, vouloir la force du syndicalisme en continuant son indépendance, vouloir que la transformation soit avantageuse pour tous, défendre la liberté du prolétariat contre la dictature d'une secte hargneuse, c'est être atteint de la maladie anarchiste.

Est-ce bien la peine de discuter de pareilles insolences ? Passons à autre chose.

Le Congrès communiste de Lyon est tellement convaincu de la domination de la politique sur le syndicalisme, qu'il a envisagé l'unité syndicale, non pas en laissant le soin aux syndiqués, aux deux C. G. T., mais en chargeant les partis politiques.

Dans les trois conditions que le P. C. impose aux partis socialistes, il en est une qui a trait à l'unité syndicale. Faut-il que ces gens-là prennent le syndicalisme pour un petit garçon ?

Ne leur en déplaise, l'unité se fera. Elle se prépare déjà, et elle se fera d'autant mieux et plus vite, que les politiciens, y compris ceux qui se disent communistes, ne s'en occuperont pas.

B. BROUTCHOUX.

LIGUE DES DROITS DE L'HOMME ET DU CITOYEN

Goldsky est innocent

A sa sortie de l'hôpital de Troyes, il sera transféré au quartier politique de Clairvaux ; prochainement, la revision de son procès sera ordonnée. Ce sont, tout au moins, des promesses gouvernementales.

Pour que les gouvernements ne les oublient pas, entourez Goldsky de votre vigilante affection et venez tous ce soir, à 20 h. 30, au

GRAND MEETING

SALLE DES SOCIÉTÉS SAVANTES
8, RUE DANTON, 8.

MM. LEWEL, CORCOS, DELEPINE, avocats à la Cour ; René HERY, sénateur ; Ernest LAFONT, député ; Georges PROCH, GUERNU, secrétaire général de la Ligue, montreront que GOLDSKY est innocent, totalement innocent du « crime » qu'on lui impute, et demanderont la revision à laquelle il a droit.

Faites bien attention, camarades de province!

A l'heure actuelle, notre Libertaire compte 1.770 abonnés qui se répartissent de cette façon :

Province	1.400
Paris et banlieue	520
Étranger	150

La vente du Libertaire au numéro, en province, par les soins de la Maison Hachette, se monte quotidiennement à 3.500 exemplaires.

En achetant chaque jour son journal au numéro, le lecteur dépense par année 72 FRANCS.

Et l'abonnement ne coûte pour une année que 64 FRANCS.

Nous nous expliquons fort bien pourquoi le camarade habitant Paris ne s'abonne pas à son Libertaire, il tient à le lire en allant à son travail et comme le facteur ne l'apporterait pas avant neuf heures du matin à son domicile, il le prend chez le premier marchand de journaux qu'il rencontre sur son chemin.

Le camarade de province n'a pas cette excuse car il ne peut pas se procurer le journal plus vite en l'achetant au numéro qu'en s'y abonnant.

Dans l'attente de sa libération

C'est aujourd'hui que la décision ministérielle, en ce qui concerne la libération de Jeanne Morand, a dû être prise.

Quand sera-t-elle appliquée ? Vu les lenteurs administratives, peut-être pas avant la fin de la semaine.

Inutile de dire que nous annoncerons à nos lecteurs — sitôt qu'elle sera devenue un fait — la libération de notre amie.

Vers la grève générale de la Chaussure parisienne

La grève s'est développée rapidement dans la journée d'hier. On peut évaluer le chiffre des grévistes à 6.000.

Des réunions simultanées, où les grévistes étaient nombreux, ont été tenues à la Bourse du travail, à la Bellevilloise et à la maison des syndiqués du XIII.

Dans le XIX^e, le chômage est complet, notamment chez Dressoir (marque Incroyable et Fayard) où le personnel de l'entretien s'est joint aux cordonniers. Dans cette seule maison, il y a 1.800 grévistes.

Dans le XX^e où se fabrique la chaussure de luxe et de grand luxe, les ouvriers de la maison Michaud et d'autres établissements sont également entrés en lutte pour réclamer les 20 % d'augmentation. Il fallait voir hier l'affluence dans la grande salle de la Bellevilloise.

Dans le XIII^e se fabrique la petite chaussure. C'était la citadelle du patronat. Hier, la forteresse patronale a été victorieusement battue en brèche et la réunion imposante du boulevard de l'Hôpital l'attestait. Les plus importantes maisons sont en grève.

L'effervescence d'hier va s'accroître aujourd'hui. Nous allons assister à une grève générale de la chaussure parisienne. Il n'y a pas besoin d'être profond psychologue pour prévoir cette situation. La faim fait sortir le loup du bois, et les exploités de la chaussure, stimulés par le fluide révolutionnaire de la nécessité, répondront tous présents aux appels opportuns de leur syndicat.

Aujourd'hui, le personnel des fabriques de luxe se réunira à la Bellevilloise, 23, rue Boyer, à 15 heures. Une permanence y est établie toute la journée.

Les ouvrières et ouvriers des grandes maisons s'assembleront à la même heure à la Bourse du travail.

La journée sera peut-être décisive, et les grévistes, ardents et unis, ont bien fait de refuser l'aumône qui leur était offerte. Ils obtiendront les six francs par jour dont ils ont besoin pour se défendre contre la hausse du coût de la vie.

Ce soir

à 20 h. 30, Maison Commune, 49, rue de Bretagne

ASSEMBLÉE PLÉNIÈRE

des adhérents à la Fédération Anarchiste de la région parisienne.

Ordre du jour :

La campagne pour l'amnistie : meetings et manifestations ;
Propagande générale de la Fédération ;
Discussion sur le Libertaire ;
Opportunité d'un Congrès.

L'auteur des « Soliloques du Pauvre », complètement désabusé, n'ose se prononcer D'autres, au contraire, approuvent nettement notre campagne pour l'Amnistie

Celui qui composa cette douloureuse satire, ce pur chef-d'œuvre : « Les Soliloques du Pauvre » a beaucoup vieilli.

Lui qui s'est incliné sur les malheurs du « sans-gîte » ne semble pas pouvoir s'intéresser aux souffrances de « l'hôte-forcé ».

Il nous déclare que c'est faire de la politique que réclamer la liberté pour les émancipés, et qu'il a en fait de la politique lorsqu'il constatait, avec tant de talent, la misère des créatures-fam.

Il nous avoue aussi ne pas aimer attendre l'éphémère social... et nous donc !

Cette mise au point faite, donnons-lui la parole :

JEHAN RICTUS

Poète

« J'ai hésité à vous répondre parce que je me figurais que ma réponse vous déplairait. Mais, ma foi, tant pis. Allons-y. »

« 1° Ma mansuétude naturelle me porte à souhaiter que personne ne soit enfermé, pour quelque cause que ce soit : sauf le cas de folie furieuse bien entendu. »

« 2° Mais je ne fais pas de politique de droite ou de gauche, d'extrême-gauche ou d'extrême-droite. »

« Ce n'est pas mon affaire. Et l'amnistie c'est bel et bien de la politique. De sorte que je ne me sens capable d'exprimer aucun avis... Je sais bien que dans tous les partis ou dans la foule chacun fait de la politique, chacun croit que lui seul possède la sagesse et que tout irait mieux si on l'écoutait. En ce qui me concerne je crois, moi, que la politique est une science aussi ardue et compliquée que la chimie et qu'elle n'est pas à la portée du premier venu, qui le plupart du temps subit l'opinion du journal qu'il lit sans même s'en rendre compte. Oui, en vérité, trop de primaires s'occupent de politique de manière empirique. Tâche d'écrire : « Avant qu'il vote, je voudrais que chaque citoyen eût lu ce que j'ai lu ! (Je cite de mémoire). »

« De sorte que pratiquée comme elle l'est, par presque tout le monde, je répète, à la manière empirique, la politique est selon moi un grand danger. Ceux qui sont de bonne foi en sont dupes et en meurent. Restent les malins qui en profitent et en vivent !... Je fais, pour ma part, les plus grands efforts afin d'échapper à ce poison quasi général. Tout un chacun, à notre époque, a une opinion. Eh bien, moi, j'en suis tirailé de tous les côtés, je n'ai pas encore été fou de m'en faire une. Maintenant, soyons de plus en plus francs, j'ai toujours été étonné de voir ceux qui attaquent l'éphémère social, se plaindre de ses ripostes et le prier de suspendre ses coups. »

« J'estime qu'il y a là un certain manque de fierté. Voici (je le reconnais) de la morale à la Panurge. Je n'attaquerais pas un monstre si je ne me sentais pas de force à le vaincre ou à lui échapper après l'attaque. Si déteste avoir la position de victime. Si cependant, me croyant le plus fort ou le plus rusé, j'attaquais ledit monstre et que j'écope... eh bien, je me tairais... je ne lui demanderais pas de me faire grâce. Je me dirais : « Tant pis pour moi, je suis le plus faible et j'ai donc été, en la circonstance, un fort grand imbécille. puisque j'ai eu la présomption de croire que j'avais la force de le détruire et que je ne l'avais pas, cette force ! »

« Je reconnais, en outre, parfaitement, qu'au cours de mon œuvre, j'ai maintes fois attaqué le pachyderme social. Mais la récompense ne s'est pas fait attendre. Elle se résume en deux mots : la Solitude et la Pauvreté. »

« Je ne m'en plains pas. C'est ainsi. Et je n'en parlerais pas, si, dans vos milieux, le bruit contraire ne courait pas. Je le sais. On me traite de bourgeois béat, occupé uniquement à digérer, on assure que j'ai fait fortune, que je suis presque aussi riche qu'Anatole France, etc., etc. Eh bien, demandez à ceux qui me connaissent d'un peu plus près. Ils vous diront, qu'après une pareille guerre, je tire le diable par la queue comme à 20 ans et qu'à mon âge il me faut recommencer la bataille. Qu'en raison de la langue populaire que j'emploie, je n'ai de débouchés, ni dans les journaux, ni dans les revues et que par surcroît, les cabarets de Montmartre, perdus par les chansonniers d'actualité, me rejettent avec un ensemble touchant... Je m'excuse de ces dernières lignes et vous autorise à jeter ma lettre au panier, sans vous en servir, si vous estimez qu'elle est inutile à la cause que vous défendez. »

HENRY-MARX

Homme de lettres

« Vous voulez bien appeler ma voix pour la mêler à vos voix ; la voici, fraternelle, sans souci des idées politiques où je suis votre adversaire. »

« Les chefs de toute société ont le droit de juger, de se tromper et de punir les ennemis de leurs lois ; mais ils ont le devoir, devant la faillibilité humaine, de pardonner assez tôt pour n'être pas, juges sincères, des bourreaux. »

« Au fond de la douleur d'un malheureux, il a toujours de l'innocence. Qui souffre pour ses idées paie toujours trop de sa dette sociale. La maîtrise n'est, jamais, une question de force. Honte aux géoliers et gloire aux martyrs, à tous les martyrs crucifiés sur leur erreur ou sur leur vérité ! »

« ...Et que l'amnistie totale soit un hommage à la conscience de ce temps !... »

MARIE LAPARCERIE

Femme de lettres

« Bien volontiers, monsieur, je vous donne ma signature en souhaitant de tout cœur que votre initiative généreuse aboutisse. »

P. VIGNÉ D'OCTON

Homme de lettres

« Réclamer l'amnistie pour les prétendus coupables et le poteau pour les vrais, je ne fais que cela, par le journal, le livre et la parole, depuis la fin de la guerre. »

« Quand ma santé me le permettait encore, je faisais, à ce sujet, conférences sur conférences ; aujourd'hui je ne peux hélas ! que la réclamer avec vous par la plume. C'est vous dire avec quel empressement je saisis l'occasion que vous m'offrez dans le Libertaire. Que Poincaré la Honte et ses valets vous entendent ! »

MARCEL MILLET

Homme de lettres

« Je suis avec vous de toutes mes forces. Pour l'amnistie prompt et totale ! Il n'y a pas un homme sincère qui peut rester sourd à ce généreux « Appel ». Avec vous, de tout mon cœur, avec nos amis qui souffrent dans les geôles et les bagnes, avec tous les opprimés. »

« Que ne puis-je vous aider plus efficacement ! Sachez au moins ma très grande sympathie, dites à nos camarades que je les admire et que je les aime, autant que je hais les bourreaux ! »

Feuilles épars

Goldsky a cessé la grève de la faim. Tous les journaux d'hier ont enregistré l'information. L'un d'eux, l'Eclair, a cru devoir le faire en commençant son flet par ces mots : « Goldsky, ayant trop faim, a interrompu sa grève de la faim. »

Ayant trop faim !... Ainsi, il s'est trouvé un misérable imbécille de cervelle assez indigente pour engendrer cette pauvre absurdité. On ne peut, en effet, attribuer qu'à la sottise cette ânerie monstrueuse. Pourquoi voudriez-vous que ce fût à la rançon d'un homme ou à l'excès de zèle d'un rédacteur en mal d'avancement, commis jusqu'alors à la rubrique des chiens égarés ? Aucune raison à cela. Ni haine, ni ambition. Inconscience mentale, seulement.

Représentez-vous le personnage. La panse proéminente, sans doute. Et la face bouffie certainement. Sa table est toujours abondamment garnie. C'est là qu'il est lui-même, sans effort et tout naturellement, car il vit pour manger. A son travail, il peine et il transpire. Sa matière grise est à l'épreuve : il lui faut « journaliser » la triste actualité. Non pas l'enjoliver, il ne la voit point laide.

Une dépêche. Après douze jours de jeûne, Goldsky reprend de la nourriture. Douze jours de jeûne précédés de sept années d'emprisonnement et de maladie. Sait-il, notre plume, quelle somme de souffrances physiques et morales, ce total représente ? Quel tranquille courage et quelle volonté froide il a fallu au patient pour couronner ainsi, pendant douze jours, son long martyre ? Il ne peut même le concevoir. Il ignore la douleur affreuse du corps épuisé. Il ne soupçonne pas la torture atroce du cerveau enfiévré. Il ne sait que, pour vaincre, pour faire triompher sa pensée, Goldsky aurait pu mourir...

Non, non ! Il ne sent pas cela. Il triture sa dépêche et il l'adonne, enfin, de son « idée » personnelle : « Goldsky, ayant trop faim... » Pour lui, qui a bon appétit, Goldsky n'a cédé que pour ça.

C'est bête à faire pleurer, mais, au fond, c'est dit sans méchanceté. — MARCEL TOUNEY.

UNION ANARCHISTE FRANÇAISE

Demain 16 Février 1924

Dans la salle de l'Utilité Sociale, 94, B. Auguste-Blanqui, (métro Glacière) à 20 h. 30

GRANDE SOIRÉE ARTISTIQUE

(franco-italienne)
au profit des victimes du fascisme.

L'extermination des révolutionnaires emprisonnés en Russie

QUELQUES PRÉCISIONS SUR SOLOVIEZKI

Au camp de Solovietzki, le personnel de l'infirmerie ne va pas mieux que le reste de l'administration. C'est lui qui s'est opposé à ce que les prisonniers traités à l'infirmerie reçoivent des rations supplémentaires.

Trois détenus, Zorokhovitch, Traigher et la citoyenne Zelbst, n'ont trouvé à l'infirmerie, au lieu des soins que leur état nécessitait, qu'outrages et pires violences. Le 21 août dernier, au moment de leur sortie de l'infirmerie, ces trois camarades ayant protesté contre la tentative de les fouiller, ils furent roués de coups, garrottés, jetés sur une charrette et c'est dans cet état qu'ils furent réintégrés dans la prison.

Le 23 août, nouvelle scène de violence, au couvent Savateievski (une partie du monastère), à l'occasion de l'arrivée d'un nouvel échelon de prisonniers, comprenant plusieurs social-démocrates (des époux Kouchine, Vera Arkhavinna, Lourié, Kriatchevski) et 23 socialistes-révolutionnaires : ils étaient transférés de Novo-Nicolaeievsk et devaient être faits à la grève de la faim à Arkangel. Dans la cour de la nuit, tous ces détenus furent frappés avec une brutalité inouïe. La scène avait été manœuvrée organisée d'avance : on avait distribué les rôles aux gardiens, préparé les cordes, les bâillons, etc... Vera Arkhavinna, gravement malade, fut particulièrement malmenée. Tout le monde fut garrotté et transféré dans une autre prison.

On compte parmi les prisonniers de Solovietzki huit membres d'une Union de la Jeunesse social-démocrate, arrêtés le 6 septembre dernier près de Kiev. Ils furent transférés à Moscou sans avoir été autorisés à voir leurs parents, ni à recevoir de chez eux les objets les plus indispensables. A Moscou, ces jeunes gens durent faire la grève de la faim pendant huit jours, avant d'obtenir le régime politique, ainsi que le droit de correspondre avec leur famille. Le 13 octobre on leur notifia leur condamnation à trois ans de déportation à Solovietzki, entre autre motif, pour s'être évadé de leur lieu de déportation. En réalité quatre d'entre eux n'avaient jamais été déportés ; mais toutes les protestations des condamnés n'y changèrent rien. Ce même jour on tenta de les embarquer sans entrevues avec leurs parents, sans vêtements chauds, certains sans chaussures, et ce n'est qu'après que les jeunes détenus eurent montré toute leur énergie qu'on leur permit un meilleur traitement. Mais les promesses ne furent en grande partie pas tenues.

La navigation dans la Mer Blanche, étant restée ouverte l'année dernière plus longtemps que d'habitude, l'envoi des déportés s'est prolongé jusqu'au commencement de décembre. Solovietzki a reçu à ce moment un groupe de 17 social-démocrates, arrêtés en mars 1923 à Odessa. Parmi ces détenus, dont nous possédons les noms, il est de tout jeunes gens et quelques femmes. Mache, ouvrier imprimeur, est particulièrement à un degré avancé, ainsi que plusieurs de ses camarades. Tous sont déportés pour trois ans au moins, et ont dû supporter les souffrances de l'immense voyage de la Mer Noire à la Mer Blanche.

On fait suivre aux prisonniers ce qu'on appelle sous le tsarisme « le chemin des étapes » : transféré dans des trains de marchandises ou à pied, de prison en prison, dans des conditions matérielles et morales épouvantables.

Le Groupement de Défense des Révolutionnaires emprisonnés en Russie.

Est-ce encore un assassinat ?

L'agence Central News communique la dépêche suivante :

« Copenhague, 9 février. — Plusieurs centaines de personnes exilées aux îles Solovietzki, dans la mer Blanche, sont mortes de froid au cours du voyage. Il est officiellement annoncé à Moscou, dit un télégramme de Helsingfors, que les infortunés exilés ont péri au cours d'une tentative d'évasion. »

Nous avons pour habitude de ne tenir aucun compte des dépêches d'agences relatives à la Russie. Nous reproduisons donc le télégramme ci-dessus sous toutes réserves.

Cependant, ce que nous savons sur les méthodes d'extermination employées par le gouvernement russe à l'égard des prisonniers politiques, donne à la nouvelle — aux chiffres près — une couleur de vraisemblance inquiétante. L'interprétation même du gouvernement russe tendrait à la confirmer.

« Tentative d'évasion », n'est-ce pas là l'explication employée couramment par les gouvernements pour couvrir l'assassinat de détenus par leurs gardiens ?

Ce ne serait d'ailleurs pas la première fois que le supplice du froid serait infligé aux otages du gouvernement russe. On sait qu'à Solovietzki, c'est-à-dire au Cercle Polaire, plusieurs de nos camarades exposés tout nus dans des cellules glacées, par nuit (?!), ont eu les membres gelés.

Pour dimanche

Le groupe du 20^e organise à 14 h. 30, salle de l'Égalitaire, 17 rue de Sambre-et-Meuse, une

MATINÉE ARTISTIQUE

au profit de la propagande.

Le groupe théâtral interprétera le « Cultivateur de Chicago ».

Orchestre symphonique de trente musiciens.

Dances orientales.

Concours assuré d'artistes et chansonniers de divers théâtres et concerts parisiens.

Le programme complet paraîtra intégralement dans notre numéro de dimanche.

MENDICITÉ ÉLECTORALE

Pour devenir quotidien, pour mener une action efficace en faveur de l'amnistie, pour éduquer le prolétariat, le *Libertaire* a demandé à ses lecteurs la somme de cent cinquante mille francs.

L'*Humanité* du 1^{er} février, par la plume de Louis Sellier, demande aux travailleurs la somme minimum de 2 millions.

A quoi sera employée cette somme ? demandez-vous. Sera-ce pour tirer les prisonniers de leur sombre cachot ? Il n'est pas question de cela du tout ; d'ailleurs l'*Humanité* ne se soucie que fort peu de l'amnistie, puisqu'elle approuve le gouvernement bolchevik qui emprisonne les meilleurs révolutionnaires.

Est-ce pour... Non ne cherchez pas plus longtemps. Ces deux millions serviront tout bonnement, au dire du sieur Louis Sellier, à soutenir la lutte contre les partis bourgeois pendant la campagne électorale.

Tiens, est-ce que les communistes auraient l'idée de joindre leurs efforts aux nôtres pour opposer aux politiciens de toutes nuances une parole antifasciste ? Non... les élèves dictateurs qui ont nom Boris Souvarine et Cachin, les aspirants chefs d'état-major appelés Vaillant-Couturier et Treint ne laissent passer aucune occasion de faire peser sur le prolétariat leur dictatorialité autoritaire.

Les deux millions seront employés pour la propagande électorale des chefs du parti communiste français.

Ainsi Louis Sellier demande aux lecteurs de l'*Humanité* un sacrifice exceptionnel pour le parti. Il exhorte les ouvriers à prélever dix francs sur leur semaine, pour les envoyer au journal.

Voilà donc des exploités, des hommes qui sont obligés de lutter journellement contre les patrons, contre la vie chère, et les impôts, qui vont soustraire de leur salaire hebdomadaire la somme de 10 francs. Voilà des enfants que l'on privera d'un jouet, des compagnes qui seront obligées de resserrer les dépenses de leur ménage, des ouvriers qui remettront à plus tard l'achat d'un livre, ou d'un outil.

Et cela pour... pour la propagande électorale des très révolutionnaires (ils montrent bien en cette occasion leur révolutionnarisme de paille et leur principe de lutte de classes) Messieurs Cachin et Cie.

Pour se donner des maîtres qui n'ont pas hésité à revolveriser des syndicalistes, des maîtres qui les laisseront exploiter et qui les materont par n'importe quel moyen s'ils se révoltent, pour servir l'orgueil, la cupidité et la folie de commandement de quelques politiciens, en un mot, pour mettre entrave à leur propre évolution.

Mais les anarchistes sont là, pour dévoiler la ruse des autoritaires qu'ils soient blancs ou rouge écarlate. Et le *Libertaire*, devenu quotidien apporte déjà dans le monde entier une parole de vérité et de pur révolutionnarisme. Le prolétariat enfin averti par sa voix ne se laissera plus duper par des politiciens qu'ils s'appellent Poincaré ou Cachin, Mac Donald ou Mussolini.

JUNIOR,
de la Citadelle.

Qu'en pensez-vous, Monsieur Colrat ?

Nous avons relaté hier l'expulsion du frère de M. Colrat, ministre de la justice et garde des sceaux.

M. Raymond Colrat, journaliste, fut, on le sait, expulsé de Tunisie, par mesure administrative.

L'Agence Havas nous communique la dépêche suivante :

« Marseille 14 février. — A bord du paquebot *Oudjda*, courrier de Tunis, arrivé ce matin, se trouvait M. Raymond Colrat, secrétaire général du journal *Le Petit Matin*, de Tunis, expulsé de la régence par mesure administrative. »

Allons, Monsieur Colrat, Monsieur le ministre, que pensez-vous de la mesure prise contre votre frère ?

Approuvez-vous les autorités d'outre-Méditerranée ou les désapprouvez-vous ?

Et n'allez-vous pas faire quelque chose pour votre frère ?

Où aller ce soir ?

Théâtres lyriques

OPERA. — 20 h. 30 : *Antar*.
OPERA-COMIQUE. — 20 h. : *Mme Butterfly* ; *Le Petit Elfe* ferme l'œil.
VARIETES. — Matinée et soirée : *Ciboulette* (Musique de Reynaldo Hahn).

TRIAXON-LYRIQUE (boulevard Rochechouart). — 20 h. 30 : *La Fille de Mme Angot*.

Drames, Comédies et Genre

COMEDIE-FRANÇAISE. — 20 h. : *Le Tombeau sous l'Arc de Triomphe*.

ODEON. — 20 h. 30 : *L'Invitation au voyage*.

THEATRE CORA-LAPARCE. — 20 h. 30 : Plus que *Reine*.

VAUDEVILLE. — 20 h. 30 : *La Femme nue*, de Henry Bataille.

NOUVEAU-AMBIGU. — 20 h. 30 : *Le Torrent*.

COMEDIE DES CHAMPS-ÉLYSÉES. — 20 h. 30 : Au seuil du Royaume.

THEATRE DES ARTS. — 20 h. 45 : *L'Epreuve du bonheur*.

VIEX-COLOMBIER (21, rue du Vieux-Colombier). — Il faut que chacun soit à sa place (première).

MONTMARTRE-ATELIER (place Dancourt). — 20 h. 30 : Voulez-vous jouer avec moi ?

ALBERT-1^{er} (troupe du Canard sauvage). — 21 heures : *Coq d'or*.

THEATRE DES MATHURINS. — 20 h. 45 : *Ce que Femme veut*.

Cabarets artistiques

LES NOCTAMBULES. — A 21 h. Les chansonniers Xavier Privas, Vincent Hyspa, Jack Cazol, etc... « Ce sont les pitres », revue.

LE CARILLON. — A 21 h. *La Revue*.

LE GRILLON (43, boulevard Saint-Michel). — A 21 h. Les chansonniers Jean Rieux, de Soutter, Remongin, etc... et la revue « T'es bête ».

LE GRENIER DE GRINGOIRE (6, rue des Abesses). — A 21 h., Charles d'Avray et ses chansonniers.

LES FAISEURS DE LOIS

La Chambre votera-t-elle les deux décimes ?

Les députés se sont reposés hier matin. On aurait donc pu espérer que la séance de l'après-midi se déroulerait dans le calme. Il n'en fut rien, et plusieurs incidents ont agité les discours du ministre des finances, et de M. Pierre Forget, député de la Marne.

M. le comte de Lasteyrie jongle avec les millions et les milliards, et l'on a l'illusion pendant quelques instants, trop brefs hélas, que devant cette richesse que l'on étale, rien ne manque au pauvre contribuable. C'est sans doute la raison pour laquelle M. de Lasteyrie se propose de lui diminuer sa puissance d'achat de 20 0/0.

Le grand argentier de Poincaré estime que les deux décimes apporteront la richesse, non seulement à l'Etat, mais au pays tout entier, au petit commerçant, à l'ouvrier, etc., et alors, à notre esprit surgit cette pensée, que si les 20 0/0 n'entraient en rien la hausse de la vie, et est capable d'apporter le bien-être dans tous les foyers, pourquoi s'arrêter à ce chiffre, pourquoi ne pas proposer 40, 50, ou même 100 0/0 d'augmentation ? Ce serait, il nous semble de toute logique, et nous arriverions à vivre dans un pays de « Cocagne ».

Mais M. de Lasteyrie sait bien qu'il ment, il sait bien que son projet va mettre la gêne dans les familles prolétariennes. Cela lui importe peu, et bien qu'il soit convaincu du désastre, qui sera la conséquence de l'application de la loi, il persiste néanmoins à demander à la Chambre de repousser l'amendement présenté la veille par M. Auriol, et de suivre le gouvernement qui pose la question de confiance.

L'on passe au vote, et Poincaré sort triomphant à nouveau, avec une faible majorité. La disjonction du paragraphe trois de l'article premier de la loi est repoussée par 312 voix contre 212.

C'est le tour à M. Forget de venir exposer les raisons pour lesquelles il ne votera pas les deux décimes.

Le député de la Marne est un grand orateur, à la voix chaude et captivante, et cela change un peu l'atmosphère créée par la monotonie du discours du ministre des finances.

Comme tous les adversaires du projet, il prétend que l'application de la loi aggraverait la situation au lieu de l'améliorer, et il expose avec clarté et précision les arguments qui militent en faveur de sa thèse.

Et contrairement à tous les adversaires du gouvernement qui se sont succédés à la tribune, pour critiquer sans apporter aucune solution, il va présenter un contre-projet qui selon lui aura le pouvoir d'équilibrer le budget, sans présenter les inconvénients de la loi des deux décimes.

Le député de la Marne développe alors pendant une heure sa thèse qui consiste à lancer ou des billets de loterie, ou des obligations à lots, etc., etc., qui feront entrer dans les caisses de l'Etat une partie des billets de banque dont la pléthore entraîne fatalement la baisse du franc.

L'orateur termine en suppliant la Chambre de voter son projet avant celui du gouvernement. Si par hasard il était inopérant, il serait toujours temps d'accepter les doubles décimes.

M. Forget descend de la tribune, applaudit par toute la Chambre, et on a l'impression très nette que M. Poincaré sera mis en minorité.

Un Incident

Mais Poincaré est là, rageur, qui, par un mot, va déclencher un tumulte indescriptible. Il reproche au député de la Marne d'être applaudi par la gauche, lui qui fut présenté par la droite.

Mis en cause, M. Pierre Forget répond au président du conseil, en termes ingratants, que ce n'est pas de lui qu'il peut accepter un tel reproche, alors que la majorité du gouvernement n'est composée que d'hommes de droite, et que son élection à la présidence de la République fut, elle aussi, le produit des voix réactionnaires.

Après quelques secondes de réflexions, Poincaré, rouge de colère, sous les huées de la gauche et de l'extrême-gauche, et sous les applaudissements de la droite, se dresse, et avec rage et violence cherche à regagner le terrain que cet incident inopportun pour le gouvernement, semble lui avoir fait perdre. Et une fois le calme rétabli, M. de Lasteyrie, qui est à la tribune pour contester la valeur du projet de M. Forget, continue à défendre les 20 0/0 d'impôts, et pose à nouveau la question de confiance.

Le Gouvernement est sauvé une fois de plus.

Maginot devient provocant

En fin de séance, une demande d'interpellation sur l'affaire Bersot — ce soldat fusillé au commencement de 1915 pour avoir refusé un pantalon sale — est présentée par M. Antériou.

Maginot défend ses subordonnés, et il demande que l'interpellation soit mise à la suite des autres ; mais il le fait en de tels termes qu'il provoque des protestations sur divers bancs.

L'illustre « mutilé » se croit obligé de faire une apologie du militarisme, et prétend que toutes ces interventions n'ont qu'un but antipatriotique, et il lit un article paru dans *Le Quotidien*, relatif à l'affaire Goldsky.

Il s'attaque à ce pauvre prisonnier que tous les hommes de cœur défendent, et avec une partialité révoltante s'acharne, malgré l'indignation générale, sur celui qu'il appelle l'homme du *Bonnet Rouge*.

Ce qui n'empêche pas que l'association de coquins, qui peuplent cette salle, votera le renvoi de l'interpellation.

Séance ce matin à dix heures.

L'Antiparlementaire.

OCCASION

L'Homme et la Terre

d'Elisée RECLUS
6 forts volumes, très bon état
250 francs
Ecrire Librairie Sociale, 9, rue Louis-Blanc.

AUX HASARDS DU CHEMIN

Propos d'un Paria

Un ami a pris la peine, dans les termes les plus aimables, il me traite seulement de fumiste, d'avoir étudié une promesse que j'avais faite, il y a déjà quelque temps, il s'agissait de démontrer, que malgré l'état de choses inique, créateur de souffrances, il était tout de même possible pour l'individu de ressentir quelques joies, de concevoir un bonheur aussi individuel que, hélas, relatif. Ce sera pour une prochaine fois, avais-je écrit à la fin d'un propos, dans lequel je critiquais les points de vue bien bourgeois d'un chat-fourré, d'une exploitation et d'une « femme du monde » sur le bonheur, en réponse à une enquête de Paris-Soir.

Que le camarade qui me rappelle ainsi au respect de la parole donnée, sache bien que je ne lui en sais aucun gré. J'aimerais beaucoup mieux parler d'autre chose, comment par exemple les faits, gestes, grandiloquents et soporifiques discours et écrits des fumistes « tristes » de la politique.

Celui qui a bien voulu me traiter de fumiste a certainement fait de cette catégorie d'humains une classification, car je ne me ferais pas l'injure de me mettre sur le même plan que ceux qui travestissent leur pensée pour la satisfaction de sordides intérêts. Je préfère supposer, pour lui, comme pour moi, qu'il a voulu me ranger avec ceux qui ne font de mal à personne. Mais laissons là ces choses futiles et parlons, puisqu'il le faut, du bonheur, cet éternel fugitif à la poursuite duquel nous nous essouffons tous. Course d'obstacles par excellence, au cours de laquelle nous nous frotons à maints buissons épineux, évitons avec des chances diverses bien des précipices, et qui nous font staccobombes après des avatars sans nombre, quand nous croyons être arrivés au but.

Des gens ont dit : « Le bonheur est dans le travail, ou dans la science, ou dans l'amour — de Dieu, des hommes ou des femmes — dans l'art ; le bonheur ne peut être que ceci ou cela ». Chacun s'est évertué à le présenter d'une façon correspondant à sa mentalité.

Un triste produit de cette société pourrie a déclaré : « Mon bonheur, c'est de boire, boire tout ce que je gagne. Le but de mon travail, de mon existence, est de m'enivrer ; rien d'autre n'existe ». Cette façon de comprendre le bonheur est de même essence égoïste que celle du bourgeois, du financier qui n'a de satisfaction que lorsqu'il a réussi à accaparer millions sur millions, satisfaction toujours incomplète, puisqu'il n'a de cesse d'ajouter toujours d'autres millions à ceux déjà acquis.

Il est évident que l'artiste, le savant, l'industriel, l'invroque, qui se déclarent heureux quand ils ont pu satisfaire leurs goûts particuliers sont trop absorbés par cette besogne pour prêter l'oreille aux cris de souffrances que poussent les damnés de la géhenne humaine. Les souffrances d'une multitude brimée par l'exploitation honteuse, martyrisée dans les bagnes pour avoir enfreint des lois toutes plus scélérates les unes que les autres, immolée ou meurtrie par millions sur les champs de carnage pour les compétitions de la finance cosmopolite, toute cette douleur, sans cesse renouvelée, ne vient-elle pas donner un caractère singulier aux affirmations étiérées sur le bonheur humain ?

Le vrai bonheur ne consiste-t-il pas dans la lutte déjà entreprise par un trop petit nombre, pour supprimer le plus possible des causes de cette souffrance indigne d'être qu'on se prétend civilisés ?

Certes, il est bon de chercher à atténuer les effets, il est humain, nécessaire, d'arracher des griffes des vampires le plus grand nombre de victimes, mais cela c'est un à-côté de la vraie lutte ; celle à laquelle nous devons nous efforcer d'être des anarchistes se sont donnés tout entiers. Quand une victime est rendue à la vie, à la lumière, quand on a réussi à dresser contre l'iniquité ceux qui hier étaient inconscients, sont aujourd'hui révoltés et seront demain des anarchistes, n'a-t-on pas le droit de se sentir heureux et de puiser dans ce court instant de satisfaction le courage nécessaire pour d'autres combats plus féconds en résultats ?

Où, le bonheur est individuel, c'est le triomphe sur sa misère ; il n'est pas si facile que cela de conquérir.

Pierre MUALDES.

Sans tambour ni trompette.

Il s'en est allé tout doucement, sans bruit, dans le dénuement, à 68 ans, à Saint-Etienne.

— Qui donc ?

— Claudius Gauthier, un des frères, constructeurs de la première bicyclette française. La reine de la route a fait beaucoup de fortunes, mais pas celle de l'inventeur. Ah ! s'il avait tué ou fait tuer quelques-uns de ses semblables, il serait davantage connu et honoré.

Il s'en est allé les pieds devant, sans tambour, ni trompette, l'inventeur de la modeste bécanne des humbles et des travailleurs.

Vers les 100.000 francs.

Assez rapidement et sûrement, les souscriptions affluent à l'*Action Française*.

Avant un mois, on peut prévoir que l'inspecteur Chassigneux aura ses « cent mille belles », ainsi que le désire ardemment son vieux copain Charles Maurras, qui bat la grosse caisse en faveur de l'écouteur trop zélé.

Hier, l'ancien rat de la Préfecture se trouvait doté d'une somme de 40.380 francs.

— Ça monte ! ça monte ! dut-il constater en se frottant les mains.

Eh ! oui, ça monte et le bougre ne s'est sans doute jamais trouvé à pareille fête.

Parmi les « bons Français » qui ont tenu, hier, à apporter leur obole à l'héroïque policier, signalons :

Un Auvergnat, 10 francs.

et, tenez vous bien :

Un ami des « flics » 50 francs.

De quels « flics » ? Il serait curieux de le savoir, maintenant qu'ils sont divisés en deux

catégories : les héroïques d'une part, et les... autres, d'autre part.

A moins que ce Chassigneux ne veuille parler des « flics » de l'*Action Française* qui, pendant la guerre, sous le commandement suprême de Léon Daudet, espionnaient et dénonçaient à tort et à travers les « traitres » qui n'existeront jamais que dans leur imagination féconde, les « traitres »... genre Goldsky, l'innocent que, grâce à leurs délations grotesques on torturé depuis sept ans.

Ah ! ces « flics » de la rue de Rome !

La Vie des Lettres

PETITES NOUVELLES :

— Samedi prochain, 15, rue de Choiseul, étude sur le Dante vu à travers Pléiade, par M. Sacha-Bernard.

— Une nouvelle publication « Contes et Nouvelles », va paraître tous les samedis. Son premier numéro contiendra des récits de Tristan Bernard, Claude Farrère, Max et Alex Fisher, etc...

— Le remarquable livre d'André Maurois : *Ariel ou la vie de Shelley*, dont nous avons parlé en temps voulu, vient d'être traduit en anglais par Ella d'Arcy.

— M. Philippe Soupault prépare un roman : *En jouir*.

— Une nouvelle revue vient de paraître : *Création*.

— Un livre de Pourichkevitch vient de paraître (chez Povolovsky) : *Comment j'ai tué Raspoutine*. Préface de M. Maklakoff.

— Chez Messelin vont paraître : *Les Rubis du calice*, par M. Adolphe Retté.

NOTULES :

Taine, Zola et la documentation. — Dans le *Temps*, M. Abel Hermant parle des habitudes de Taine et de Zola : « Un Taine, quand il faisait un voyage d'études, ne s'embarquait point pour un pays nouveau sans avoir lu tous ceux qui l'avaient exploré avant lui. Il le connaissait, par les livres très suffisamment pour en parler à des reporters, avec les réserves d'usage et sous bénéfice d'inventaire.

« Emile Zola, qui était, si l'on veut, un disciple de Taine, un disciple d'intention, docile et consciencieux élève, lui avait emprunté cette méthode ; et lorsqu'il devait faire, selon l'expression horrible en faveur de ce temps-là, un voyage de documentation, il commençait par se documenter à Médan ou à Paris. Quand l'heure était venue de voyager tout de bon, il aurait pu se dispenser de partir.

« Il partait cependant, il n'imitait pas des Essentins, qui, pour se procurer l'illusion d'aller à Londres, n'avaient besoin que d'errer une heure ou deux autour de la gare Saint-Lazare, de flairer la fumée des trains et de boire une demi-pinte d'ale dans une taverne anglaise. L'imagination de Zola était plus puissante que celle de des Essentins et de Huysmans, mais d'un autre genre. Il n'entendait point certaines plaisanteries, sa probité était extrême et il ne badinait pas avec la documentation. Quand il disait : « J'étais là, telle chose m'advint », c'est qu'il y avait été et qu'il en était revenu. Il aurait cru mentir s'il eût écrit ce qu'il n'avait pas vu de ses yeux ; mais, plusieurs mois avant de partir, il était déjà plein de son sujet. »

Notes sur Raffaëlli. — M. Louis Vauxcelles donne, dans l'*Ere Nouvelle*, des notes sur Raffaëlli, et quoique cela dépasse un peu le cadre d'une chronique littéraire, je ne peux m'empêcher de citer un passage de cette étude consacrée au peintre disparu : « Quand l'infortuné Paul Gauguin s'exila aux îles, Renoir murmura : « Ne peut-on donc pas faire des chefs-d'œuvre aux Batignolles ? » Il semble bien que Raffaëlli, qui vient de nous quitter, et dont la mort laisse un vide malaisé à combler, ait professé la théorie de son illustre confrère de Cagnes. L'œuvre, en effet, le « Journal » fameux, où Edmond de Goncourt a consigné les mille et un événements de sa vie artistique : « Raffaëlli, écrit l'auteur de *Madame Gervais*, me dit qu'il a été d'abord l'élève de Gérôme pendant trois mois, mais voyant qu'il ne trouvait pas là son affaire, il s'était mis à voyager en Italie, en Espagne, en Afrique, à l'effet d'attraper l'originalité ; il l'avait trouvée, tout bête, à son retour, dans la banlieue, sans que ses voyages lui eussent servi à rien. »

« Il est bien évident que J.-F. Raffaëlli n'a pas « inventé » la banlieue parisienne, dont un Georges Michel, entre autres, avait cinquante années avant lui, exprimé le charme souffreteux. Mais la banlieue de Raffaëlli est néanmoins bien à lui. Ayant appris à voir par lui-même, à regarder l'univers sans chausser les besicles de l'école, cette fortune lui vint de découvrir un monde quasi inexploré. Ce que les peintres de fabriques, ce que les solennels paysagistes du « beau feuillé » avaient ignoré ; ce que de plus modernes ne soupçonnaient pas, la campagne lépreuse de la zone militaire, les sites faubouriers, pour la première fois firent leur entrée dans la vie de l'art plasticien.

« Les cités de chiffonniers avec leurs toits de carton, leurs cabanes, leurs guenilles, les terrains vagues plantés de tournesols et de gâtilliers, ces champs blafards, ces champs de désolation qui ne portent que des écaillés d'huîtres, des tessons, des boîtes à conserves et des platras amoncelés, cette herbe contaminée par les idylles suspectes et la vermine des radeurs, cette ville maudite enserrant l'autre ville des riches et des heureux comme une ceinture de honte et d'épouvante, ces horizons où fument les toits d'usines, qu'empêchent les eaux défilantes des lavoirs et les collines de débris et de gadoues ; ces lointains où se profilent des gazomètres et de hautes cheminées, avaient, enfin, leur poète, leur historien compatisant et véridique.

Georges VIDAL.

En vente à la LIBRAIRIE SOCIALE
9, rue Louis-Blanc, Paris (10^e)

Chèque postal : Souberville 598-55, Paris

Albert THIERRY :

Réflexions sur l'éducation

Prix, 10 fr. — Franco recommandé, 10 fr. 85

A travers le Monde

CE QUI SE PASSE

La politique met parfois celui qui veut observer les faits, avec impartialité dans une curieuse situation.

Les incidents qui, depuis longtemps déjà, troublent toute une partie de l'Allemagne, se sont manifestés mardi, dans le Palatinat, d'une façon tragique, et le bilan de cette journée sanglante se chiffre par une grande quantité de morts et de blessés.

Cependant, nous ne pouvons, — tout en déplorant de tels excès — prendre parti pour l'un et l'autre groupe de manifestants qui s'enlèvent pour une idée, pour une abstraction, pour une idée de Patrie, qui fit déjà tant de victimes.

Les Nationalistes et les Séparatistes sont aussi loin de nous, les uns et les autres. Mais à la fureur des Nationalistes vient s'ajouter la haine du vaincu, car il est de notoriété publique que les Séparatistes sont soutenus dans leur propagande et dans leur action par les autorités françaises et belges.

Il ne faudrait pourtant pas tomber dans cette grave erreur, de voir avec satisfaction la révolte des Nationalistes allemands qui — nous n'en doutons pas — sont profondément touchés dans leur amour-propre, par l'arrogance et la provocation du militarisme français, qui règne en maître dans les régions libérées. Il faut éviter de tomber dans un travers, et si nous sommes opposés à la politique honteuse du gouvernement français, nous sommes, nous Anarchistes, opposés avec la même conviction, à la politique du gouvernement allemand, et de tous les gouvernements.

L'action sanglante qui s'est déroulée dans le Palatinat est le résultat de toute la démagogie politicienne, elle est l'effet des intérêts particuliers de certains groupes de financiers qui trouveraient un bénéfice dans l'autonomie nationale du Palatinat, alors que d'autres trouvent leurs intérêts en restant attachés au Reich.

Mais dans l'un ou l'autre cas le prolétariat exploité qui est la première victime de tous ces incidents, de toutes ces guerres civiles, n'a rien à espérer.

Que ce soit en Irlande, qui veut être détachée de l'Angleterre et se gouverner elle-même, que ce soit au Mexique, où la révolution bourgeoise est déclenchée chaque fois qu'un dictateur veut prendre le pouvoir, que ce soit au Palatinat, la classe ouvrière doit rester neutre et en dehors de tous ces coups de force.

Elle peut déplorer le sang versé inutilement. Mais prendre part à cette action néfaste en elle-même, n'améliorera en rien son sort de paria et de déshérité. C'est la bourgeoisie qui s'écroule et l'heure approche, sans doute, où la classe ouvrière aura son rôle à jouer.

Saura-t-elle en profiter ? Là est toute la question. Nous espérons qu'elle saura faire son devoir.

J. C.

ALLEMAGNE

LE NOMBRE DES VICTIMES DE PIRMASENS

Mayence, 14 février. — Le nombre des victimes des incidents de Pirmasens est de vingt-trois dont quinze séparatistes, et trente blessés dont quinze autonomistes.

Au cours de la bagarre de Bad-Dürkheim, il n'y a eu que sept blessés légèrement.

LA REPRESSION

Pirmasens, 14 février. — La publication de la *Pirmasenser Zeitung* a été suspendue jusqu'à nouvel ordre.

De nombreuses perquisitions sont opérées. Conformément aux ordres qui ont été donnés, les routes sont gardées et les ponts du Rhin fermés. La circulation de nuit et la circulation en automobile sont interdites.

Dans plusieurs villes, toute réunion, tout rassemblement de plus de cinq personnes sont prohibés.

ET ÇA CONTINUE !

Frankenthal, 14 février. — Cet après-midi, vers 16 h. 30, des groupes atteignant deux à trois cents personnes, se sont massés devant la sous-préfecture de Frankenthal, siège des forces séparatistes de la région, et ont manifesté contre les séparatistes qu'ils ont invités à quitter les bâtiments.

Devant le refus des séparatistes, les ma-

nifestants se sont dispersés. La ville est absolument calme.

Des renforts de troupes arriveront dans la soirée à Frankenthal, et interviendront à la moindre alerte pour réprimer tout trouble qui pourrait se produire.

ENGORE DES BLESSES !

Bonn, 14 février. — De nouveaux troubles se sont produits dans les environs de Cologne.

A Wald, un combat a eu lieu entre la police et les manifestants qui ont fait usage de fusils et de grenades à main.

A Frechen, la police allemande s'est servie de ses armes contre les manifestants parmi lesquels se trouvent vingt blessés.

A Brühl, les policiers allemands qui avaient été désarmés par la foule ont reçu du renfort, et les manifestants, qui étaient au nombre de plusieurs milliers, se sont dispersés. On compte plusieurs blessés.

D'autre part, on signale qu'une échauffourée a eu lieu à Bad-Birkheim, au cours de laquelle plusieurs séparatistes auraient été blessés.

ET DES BOMBES !

Berlin, 14 février. — Quelques incidents se sont produits au cours des manifestations communistes d'hier : quatre bombes ont fait explosion à Lutgen, Dormund. A Eberfeld, des bagarres ont eu lieu entre la police et les manifestants qui ont jeté des grenades et tiré des coups de feu.

A Barmen, un ouvrier a été atteint d'un coup de feu tiré par la police. Quelques attentats sans conséquences graves sont signalés en Saxe.

DES SANS-TRAVAIL MANIFESTENT

Berlin, 14 février. — Le mouvement communiste annoncé pour aujourd'hui, paraît avoir bien peu d'ampleur. A Hambourg, quelques centaines de sans-travail ont défilé. Les quelques attroupements qui s'étaient formés ont été dispersés sans peine par la police.

A Königsberg, les autorités militaires avaient ordonné l'arrestation des chefs du parti communiste pour faire échouer la manifestation projetée.

Quand des sans-pain manifestent dans la rue, le seul remède que trouvent les gouvernements de tous les pays, c'est généralement le « passage à tabac ».

Nos dirigeants ne connaissent pas d'autre moyen pour apaiser les souffrances des parias.

BELGIQUE

LES METALLURGISTES EN GREVE

Gand, 14 février. — Les ouvriers métallurgistes de Gand, au nombre de trois mille environ, se sont mis en grève dans la matinée. Ils réclament une augmentation de salaire de 5 0/0.

ANGLETERRE

ENTRE PATRONS ET DOCKERS, LA SITUATION EST TENDUE

Londres, 14 février. — Les représentants des dockers et ceux des patrons se sont réunis aujourd'hui. Les pourparlers continueront demain, mais on craint qu'un accord n'intervienne pas. Les patrons des dockers de Londres se montrent intransigeants ; ceux de la province seraient disposés à faire des concessions.

NORVÈGE

A L'INSTAR DE L'ANGLETERRE

Christiania, 13 février. — L'organe principal du parti ouvrier norvégien annonce que la Norvège a décidé d'accorder au gouvernement russe la reconnaissance de jure aux mêmes conditions que la Grande-Bretagne.

Le journal ajoute qu'il ne reste plus qu'à signer les documents.

Aucune communication officielle n'a été faite à ce sujet.

Un gouvernement de plus qui va reconnaître celui des Soviets.

Mais, au fait, n'est-ce pas normal ?

d'une rue, des soldats apparurent. Ils firent feu. Le Viennois s'abattit la face contre terre. Le Piémontais rebroussa chemin, cherchant une porte, un passage, une issue. Feu ! Il tomba à son tour, frappé par derrière. Mémé blessée s'affaissa sur lui.

Dans l'église, les soldats avaient forcé la porte. Les prêtres et les chirurgiens se jetèrent à leur rencontre. Ils les repoussèrent, firent une première décharge. Les malheureux prisonniers dans la sacristie, se sentant perdus, s'étaient éparpillés dans l'église. Les uns cherchaient un abri derrière les colonnes, d'autres se cachaient dans les confessionnaux, d'autres embrassaient l'autel comme des suppliants. Hermia avait entraîné Victor dans le chœur, et là elle s'était agenouillée, la face tournée vers la mort. En se penchant vers elle, Victor vit sur les marches de l'autel le drapeau noir aux lettres blanches.

— Mes amis, dit-il à trois blessés qui se tenaient auprès de lui, voilà le moment de mourir.

Hermie s'était relevée. Il la prit dans ses bras, et le petit groupe debout attendit les balles. Une seconde, une troisième décharge. La foule armée remplissait l'église. Les soldats ivres lançaient des coups de balonnette aux cadavres. Les prêtres continuaient à crier : « Grâce ! » Le sang ruisselait sur la mosaïque de marbre.

Alors, protégé par un officier, un homme parut qui jetait autour de lui des regards de curiosité désespérée. Derrière les piliers et les confessionnaux, dans les coins d'ombre, partout où il y avait des cadavres, il s'arrêtait, les yeux fixes ; puis il reprenait sa marche à travers l'église. Il arriva ainsi jusqu'à la grille ouverte du chœur. Il vit une robe.

En lisant les autres...

Et le « Dixmude » ?

Le Rappel nous fait souvenir bien à propos d'une certaine enquête qui devait avoir lieu, que l'on avait annoncée, et qui semble être passée dans le royaume de l'oubli. Le Rappel écrit :

En dépit de quelques notes officielles parues dans les journaux, la deuxième enquête sur la perte du « Dixmude » semble être entrée dans la période de silence que connaît déjà la première.

A se référer aux précédents, cela nous promet donc une troisième enquête... Mais celle-ci serait-elle bien utile ?

Le coupable est connu, archi-connu : tout le monde le désigne nommément, à la rue Royale aussi bien qu'au Parlement ; c'est M. Flaminius Raiberti, ministre de la Marine, de qui la responsabilité dans ce cas particulier, n'est pas moins noircie que l'incompétence générale.

Comment, d'ailleurs, en serait-il autrement ? Bon à tout, propre à rien, dit le populaire.

L'enquête en elle-même nous intéresse fort peu, mais il nous plairait que les responsables se voient jeter une fois pour toutes leurs crimes à la face.

M. Bérard n'a pas le temps

Nous avons déjà fait remarquer combien les « officiels » s'étaient peu dérangés pour célébrer le cinquantenaire de la mort de Michelet. Ce fut, pour son malheur, un « libéral »...

Et M. Georges Ponsot de s'écrier dans *La Lanterne* :

Le cinquantenaire de Michelet n'a pas ému M. Léon Bérard, Michelet ? Qu'est-ce que Michelet à côté de M. Raynal, l'auteur du « Tombeau sous l'Arc de Triomphe » !

Ah ! ces évolutionnistes !

Dans l'*Humanité*, M. Boris Souvarine nous parle de Londres et le compare à Moscou, ce « pôle exécuté des politiciens opportunistes ». Il écrit :

Il y a bien temps que les communistes souhaitent au « Labour Party » le pouvoir et prévoient cette éventualité comme une étape nécessaire et prochaine. Aujourd'hui, le « Labour Party » est au pouvoir, et nous sommes contents. La seule chose que nous puissions regretter, c'est que le communisme anglais n'ait pas été assez fort pour hâter l'événement.

Et M. Boris Souvarine considère le ministre Mac Donald comme une étape qui conduira le peuple anglais vers le paradis soviétique.

Il ne raisonne plus, toutefois, comme le faisait Cachin. Il écrit, s'abritant derrière Lénine :

Lénine savait bien que nous ne convaincrions pas les ouvriers anglais par des discours et des brochures et qu'ils se convaincront eux-mêmes — avec l'aide des communistes naturellement — par leur propre expérience. Il conseillait aux révolutionnaires antiparlementaires d'« aider » les travaillistes à gagner du terrain au Parlement et à prendre le pouvoir, précisément pour leur permettre de faire la démonstration pratique de leur impuissance.

Ainsi, il ne s'agit plus aujourd'hui de décerner des éloges aux travaillistes, non, il faut s'en servir comme expérience !

Voilà certes une volte-face un peu lourde et l'*Humanité* nous permettra de mettre en doute une pareille logique !

Il est vrai qu'on ne peut pas être bien sévère en matière de logique lorsque l'on est politicien...

Les huit heures

Dans le *Quotidien*, M. Victor Vasseur écrit :

L'attaque contre les huit heures est générale. Elle se prépare de longue date dans les grands syndicats industriels qui sont sollicités par le Bloc national d'apporter leur contingent péculaire aux élections, et qui ne le fourniront pas gratuitement.

L'autre jour, sous la présidence de M. Dior, les présidents des Chambres de Commerce ont signifié leur volonté.

Ils acceptent le double décade — qui, d'ailleurs, sera payé par les consommateurs — mais à une condition.

C'est que la loi des huit heures revienne une telle application qu'elle demeure inappliquée.

Ils ont été entendus, car ils ont les moyens de se faire entendre.

M. Engerand a demandé lundi à la Chambre que les mineurs fissent une heure de plus par jour. Contribution patriotique, dit-il. Il est doué, ceux qui les mineurs qui ont lutté vingt ans contre les longues journées se laissent convaincre.

M. Forquet va plus loin. C'est à tous les travailleurs de France qu'il voudrait imposer, pen-

— Ce n'est peut-être pas elle ! dit l'officier.

Mais il l'avait reconnue et, se précipitant sur le cadavre, il criait :

— Ma fille !

EPILOGUE

LA ROBE DE SOIE

Un an s'est écoulé. Le mouvement de la fabrique a repris. Onze cents familles portent le deuil ; mais les deuil isolés ne troublent pas l'harmonie générale, et la société bourgeoise, victorieuse des émeutes, est convaincue qu'elle tournera éternellement comme la terre.

Claudius a succédé à son père, M. Chazal vit à Saint-Germain-au-Mont d'Or, solitaire, farouche, ne rompant le silence que pour accuser les insurgés d'avoir tué sa fille.

Fournier, sorti de prison, est revenu à ses métiers. D'abord il voulait s'expatrier avec les siens, partir pour les Etats-Unis ; mais trop de liens l'attachaient à la ville où il était né, où il s'était marié, où il avait vu grandir sa famille et combattu pour ses idées, et il est resté à Lyon avec sa femme, ses enfants et ses petits-enfants.

Le soir, quand il s'assombrit en pensant à la défaite, l'aïeul essaie de le consoler en lui disant : — « Toi, du moins, tu verras la République ! »

Hélène n'a survécu que quelques semaines à son fils. La vie s'en est allée d'elle doucement, comme s'en va la lumière d'une lampe à mesure que l'huile baisse. Elle vivait par son fils. Lui parti, pourquoi serait-elle restée ?

Mémé n'avait été que légèrement blessée. Dans la fièvre qui suivit le premier pansage, elle cria qu'elle voulait venger son père, tuer les soldats, rejoindre Victor. Puis la fièvre est tombée : la douce

dant un an, les neuf heures à la place des huit heures.

Et ainsi, d'après lui, le cours du franc serait relevé.

C'est une thèse bien simpliste. L'Amérique, où l'on travaille souvent moins de huit heures, a maintenu intact son dollar.

La vérité est que les hommes du Bloc national tiennent tous les arguments pour bons, dès qu'il s'agit de combattre la législation sociale de la journée de huit heures surtout.

Tout progrès ouvrier se gêne : toute atteinte à l'arbitraire des magnats industriels les mécontente.

La vérité est même plus loin que cela. Les huit heures sont menacées dans le monde entier et, si les ouvriers n'y mettent ordre, la journée de dix heures sera bientôt rétablie.

Et ce ne sont pas les socialistes qui empêcheront cet état de choses.

Ce sont les peuples eux-mêmes.

DANS PARIS ET SA BANLIEUE

Des étudiants mécontents envahissent les bureaux de l'A.P.

Il y a quelque temps, une soirée avait été donnée à l'Opéra au profit de la Maison des Etudiants, rue de la Boucherie, qui s'était trouvée envahie par les eaux, lors des dernières inondations.

L'Assistance publique qui prélève une taxe sur les recettes des fêtes, avait donné aux bénéficiaires l'assurance qu'elle ne leur demanderait pas plus de 27.000 francs.

Mais les pauvres étudiants furent bernés.

Ce n'est pas sans colère qu'ils apprirent que ce n'était pas 27.000 francs qu'il fallait donner, mais... 77.000 ! ! !

La plaisanterie ne leur ayant pas plu, hier soir, vers 5 heures, ils se groupèrent au nombre de 400 environ, avenue Victoria devant l'Assistance publique et ce, dans le but de manifester leur mécontentement.

Malgré la police, cinquante d'entre eux parvinrent à prendre d'assaut les bureaux. Vainement le bureau directeur, celui de M. Mourier.

Les « flics » eux, étaient bien ennuyés, car ils ne pouvaient légalement intervenir dans cet édifice, pour « rétablir l'ordre ». Le commissaire du 4^e, M. Cornon fut mandé en toute hâte pour sommer les « perturbateurs » de déguerpir.

Toutefois, dans la rue, deux arrestations furent opérées pour refus de circuler, arrestations, du reste, qui ne furent pas maintenues.

Tout de même, l'Assistance allait un peu fort : 77.000 francs !

UN INCENDIE

Hier vers 14 heures, 33, rue des Maronites, un incendie s'est déclaré dans un atelier appartenant à M. Vladanver. Les dégâts sont évalués à 30.000 francs. Pas d'accident de personne.

VICTIME DU FROID

Hier après-midi, Mme Louise Sinet, 31 ans, ménagère, 17, rue Beauloury, a été frappée de congestion rue des Rosiers. A l'Hôtel Dieu.

En peu de lignes...

— Bourg-en-Bresse, 14 février. — A Condesiat, M. Dudet, cultivateur, rentre chez lui après une demi-journée d'absence et trouve le cadavre de sa femme, 56 ans, à moitié carbonisée. La malheureuse, pour des raisons qu'on ignore, s'était tiré un coup de fusil qui avait mis le feu au lit sur lequel elle s'était gracieusement étendue.

— Bordeaux, 14 février. — Le paquebot « Haiti », nouveau courrier du Maroc Occidental, qui devait arriver aujourd'hui, vers 13 heures, lance un radio annonçant qu'en raison du mauvais temps, il ne compte être rendu à Bordeaux que samedi, vers 2 heures. Le débarquement des passagers se fera alors vers 7 heures, le même jour.

— Douarnenez, 14 février. — Un vent d'une violence inouïe souffle en tempête. Les bateaux sortis en hâte, regagnent le port. Au large, la mer est aussi démontée que lors du raz de marée du 10 janvier. Le baromètre est toujours très bas.

Dans la campagne, des arbres sont arrachés par la bourrasque et beaucoup de toitures sont fortement endommagées.

— Nice, 14 février. — Prés de Cagnes-sur-Mer, M. Constant Lardant, ancien instituteur, 79 ans, né à Benest (Charente), est happé par une automobile qui le renverse sur la route. M. Lardant, transporté à l'hôpital Saint-Roch, à Nice, y meurt peu après.

figure de Mme Fournier s'est montrée au chevet de la malade. Le bon sourire du père Lagoutte encourageait sa fille ; sur tout une grosse tête ronde et deux petits bras passés à son cou l'ont décidée à vivre. Elle est toujours triste, mais elle est restée active, et elle emploie son activité au bonheur de son frère et des petits pensionnaires de Mme Charles.

Le lanceur, en brave enfant qu'il était, aidait à sonner le tocsin dans le clocher de Saint-Polycarpe, et il a reçu un coup de balonnette en défendant le drapeau. Il est rétabli aussi, en train de devenir un bon ouvrier.

Cazavan est retourné à Avignon. La femme aux belles mains trouvait la maison de la République trop triste depuis les « journées ». Leur garçon Pommer a refusé de les suivre. Lui avait assez de la ville. Il habite maintenant chez sa tante, dans un village du Beaujolais.

L'auberge du « Cheval noir » continue à prospérer sous la haute direction de Mme Miette. Grâce à elle, pas une des vitres de la devanture n'a été brisée pendant la bataille. Papa n'est pas revenu de la surprise que lui a causée le récit des derniers moments de Cortez. — Lui, un mouchard ! Est-ce que c'est possible ? Un homme si gai !

Le ministre aux yeux d'oiseau de proie triomphe. Il s'est marié, et ce matin il déjeune en famille avec sa femme, sa belle-mère et sa belle-sœur. Le fond de la salle à manger, disposé en serre, donne sur un jardin, et, comme il ne neige pas toujours en avril, les pousses d'un vert tendre et les belles grappes blanches et violettes des lilas égalent ses yeux.

(A suivre)

A TRAVERS LE PAYS

LA FIEVRE APTEUSE SEVIT DANS L'ALLIER

Moulins, 13 février. — Le préfet de l'Allier a pris un arrêté ordonnant des mesures rigoureuses pour empêcher le développement d'une épidémie de fièvre aphteuse qui sévit actuellement dans l'Allier et dans les départements limitrophes. Cet arrêté a été pris à l'occasion du concours général agricole qui s'ouvrira demain à Moulins et prendra fin dimanche prochain.

REMETTEZ-LE EN LIBERTÉ !

Bordeaux, 14 février. — Hier soir, à Mirion, commune d'Eysines, au cours d'une violente querelle, le jeune Julien Viaud, 17 ans, a assommé à coups de barre de bois son père Fernand Viaud, 48 ans. Voici dans quelles circonstances s'est produit le drame :

Fernand Viaud, connu dans le pays comme un alcoolique d'une extrême brutalité, avait eu, pour une raison futile, une scène violente avec son fils. Il s'arma d'un fusil et suivant son habitude, il menaça « de faire l'affaire de tout le monde ». Le fils voyant son père le mettre en joue, saisit un râteau, sorte de grosse barre de bois que l'on place à l'arrière des charrettes et qui se trouvait à sa portée. Il brandit cette arme improvisée et en porta deux coups terribles à son père. Assommé, le crâne fendu, Fernand Viaud tomba mort.

Julien Viaud s'est constitué prisonnier à la prison de Blanquefort. Il sera conduit cet après-midi au Fort du Ha à Bordeaux. Sans doute, de tels faits sont bien pénibles, surtout lorsqu'ils se déroulent dans les familles. Mais n'est-il pas juste de dire que le jeune homme se trouvait en état de légitime défense et que s'il a frappé son père à mort, c'est parce qu'effrayé, il s'est vu en danger.

Au lieu de laisser cet enfant en liberté provisoire, on l'incarcère, alors que dans quelques mois, il se trouvera un jury pour l'acquitter.

N'est-ce pas profondément stupide ?

ENCORE HUIT VICTIMES DU TRAVAIL

Bordeaux, 14 février. — A La Teste, au lieu dit Bremonet, une locomobile a éclaté pour des causes qui n'ont pas encore été établies. Il y a six morts et deux blessés.

Au moment où dix hommes composant l'équipe de la scierie venaient de se mettre au travail, ils constatèrent que la machine n'était pas dans l'axe des chariots amenant les bois à la scie ; ils en arrêtaient immédiatement le fonctionnement afin de la mieux placer. C'est au moment où les dix hommes étaient rassemblés autour de la locomobile que se produisit l'accident sur les causes exactes duquel on n'a pas encore de renseignements précis.

Sur les cinq morts trois sont des habitants de La Teste ; ce sont : Gabriel Dupuy, dit Pibot, chauffeur, marié, un enfant ; Georges Lagrolet, marié, un enfant ; Remy Lafon, marié, trois enfants. Deux autres sont étrangers à la commune. Ce sont Cazade et Etcheverry.

Les blessés sont : Cazeaux, de Lugos ; Dorlé et Clément, de La Teste. Ils ont été transportés à Bordeaux à l'hôpital Saint-André par les auto-ambulances, mais l'un d'eux, Dorlé, est décédé peu après. Les autres sont dans un état désespéré.

La liste s'allonge, s'allonge. Et combien en avons-nous enregistré de ces morts du travail, depuis que le *Libérateur* est quotidien ?

LES METALLURGISTES DE ST-ETIENNE

Saint-Etienne, 14 février. — Le travail a été repris ce matin à l'usine métallurgique, de Saint-Etienne, où 750 ouvriers s'étaient mis en grève.

Un accord est intervenu hier soir avec la direction.

IMPORTANTE MANIFESTATION CONTRE DES MERCANTIS

Morlaix, 14 février. — Une manifestation, amenée par la hausse anormale des choux-fleurs, vient d'avoir lieu à Saint-Pol-de-Léon. Un cortège d'environ deux cents personnes, portant des pancartes : « A bas les mercantis ! » et en chantant, a parcouru la ville.

Cette manifestation est une protestation contre les agissements d'un groupe de négociants contre lesquels une information est ouverte. Ces négociants expédiaient de nombreux wagons de choux-fleurs en Belgique et en Hollande. Ce dernier pays, surtout est placé à l'égard de la France dans une situation tout à fait favorable, grâce au change. Plusieurs Hollandais sont sur la place de Saint-Pol-de-Léon et les commerçants qui ne travaillent qu'avec des villes françaises ne peuvent acheter en raison des prix prohibitifs.

Aucun incident ne s'est produit. Ils ont de la chance, les mercantis ! Il y a quelque cent trente ans, on les aurait pendus !

ORAGE DE GRELE

Draguignan, 14 février. — Un orage de grêle a éclaté dans la région de Saint-Maxime-sur-Mer et de Grimaud et s'est étendu sur le littoral. La couche de grêlons qui recouvrait le sol atteignait plusieurs centimètres d'épaisseur. Au froid qui a sévi a succédé, aujourd'hui, un très beau temps.

MESURE DE PRECAUTION

Marseille, 14 février. — Rue de l'Argenterie, on a découvert dans leur logis les corps de Louis Parigui et de sa compagne, Marie Salomon.

Dans un billet laissé sur la table, Marie Salomon déclarait que son ami s'était tué d'un coup de couteau, elle se donnait la mort d'un coup de revolver pour ne pas être soupçonnée de l'avoir tué.

Car, avec la justice de notre pays, on n'est jamais sûr de ne pas être un jour inculpé.

A la veille de nouveaux massacres tous les esprits affranchis, toutes les mères, voudront lire ce roman émouvant qui vient de paraître :

Les Traine-la-Gloire

par G. ADRIAN
Franco : 7 francs.

En vente à la Librairie Sociale, 9 rue Louis-Blanc, Paris.

Le Drapeau Noir

par
Tony REVILLON

DEUXIEME PARTIE

Mourir en combattant

XVIII

LES CORDELIERS

— Monsieur Victor ! Monsieur Victor !
Lorsqu'ils atteignirent la porte, il ne restait plus dans la sacristie et dans l'église qu'une vingtaine de blessés et de combattants. Le Piémontais aspira bruyamment l'air de la rue. Elle, les poings appuyés sur son front, ses petits bras tendus, le repoussait :

— Monsieur Victor ! Victor !
Brusquement le Viennois poussa la porte de la sacristie, qui se referma aussitôt.

L'Action et la Pensée des Travailleurs

La Vie de l'Union Anarchiste
Paris et Banlieue

Les grèves

Mouleurs-Mosaïstes de Paris. — La grève continue sans défaillance. Réunion générale de la corporation ce soir à 20 heures précises, bureaux 13 et 14, 4^e étage, Bourse du Travail, afin de discuter sur les propositions patronales et fixer la ligne de conduite de la corporation.

Présence indispensable en raison de la gravité de cette réunion.

Baleiniers de Paris. — Après la démarche d'un délégué ministériel, les patrons ont offert un franc d'augmentation qui fut jugé insuffisant par les grévistes. Ces derniers sont décidés à aller travailler ailleurs plutôt que de rentrer avec si peu.

Une réunion aura lieu ce matin à la Bourse du Travail.

Vidangeurs de Paris. — Les ouvriers de la maison Moritz ont cessé le travail, réclamant une augmentation de 5 francs par jour.

A la succursale d'Arcueil, les charretiers se sont solidarisés avec leurs camarades de Paris.

Blanchisseuses de Pantin. — Les ouvrières de la maison Leducq ont cessé le travail, demandant une augmentation de salaire. Elles ont adhéré au syndicat.

Fondeurs de Choisy-le-Roi. — Les ouvriers de la Compagnie parisienne de fonderie se sont mis en grève, réclamant la réintégration d'un camarade et une augmentation de salaires.

Etablissements Damoy. — La grève continue dans son ensemble, malgré la défection de quelques-uns qui font le jaume comme Monmousseau.

Manufacture de Beauvais. — Le mouvement s'étend, les échevilliers sont entrés dans le conflit avec les ateliers de tissage. Il y a 200 grévistes.

Gordonniers de la fabrique Gellée fils a cessé le travail, réclamant une augmentation de salaires.

Teinturiers d'Halluin (Nord). — Les ouvriers de la maison Dufrenoy ont repris le travail après avoir obtenu une augmentation horaire de 10 centimes.

La grève continue dans les maisons Honoré et Bitauzé.

Granitiers d'Abainville (Meuse). — Les ouvriers de la société Le Granit ont cessé le travail, réclamant un relèvement de salaire de 15 %.

Textile de Ronchamp. — Le travail a été repris après 24 heures de grève à l'usine Mura, filature et tissage, avec promesse d'augmentation.

Tanneurs de Châteaurenault (Indre-et-Loire). — Les 400 ouvriers tanneurs, voyant que les pourparlers avec les patrons n'aboutissaient pas, se sont mis en grève pour réclamer une augmentation. Les patrons ont le culot de prétendre que les salaires actuels sont suffisants.

Pétroliers de la région parisienne. — Le mouvement continue sans défaillance à la société Jupiter, à Juvisy.

A la Garene-Colombes, les grévistes de la société Desmarais ont fait une manifestation à travers les rues.

Alimentation de Vitry-sur-Seine. — Les 200 ouvrières de la fabrique de pâtes alimentaires Groult ont fait hier la grève des bras croisés en attendant une augmentation de salaire.

Métaux de Paris. — Les ouvriers des usines Gnome et Rhône, boulevard Keller-mann, au nombre de 700, ont quitté leur travail, hier matin, à 10 h. 30.

A midi 30, ils se sont réunis au nombre de 600 environ à la salle de l'Utilité sociale, 94, boulevard Blanqui.

Journaux parisiens. — La 21^e section du Livre avait présenté lundi dernier une demande d'augmentation de 3 francs pour le service de jour et 4 francs pour la nuit.

Le *Matin*, le *Petit Parisien*, le *Petit Journal*, le *Journal* et l'*Excelsior*, ont refusé. Il y a donc mise à l'interdit de ces journaux où le travail est parti.

Imprimeurs de la manufacture de Saint-Etienne. — La grève se continue avec ténacité. Les syndicats du Livre placent les grévistes dans d'autres maisons et boycottent la boîte en grève.

A part quelques piliers du bagne en révolte et deux inconscients qui acceptent les primes à la lacheté, le mouvement est ferme dans l'établissement qui a la prétention d'être philanthropique.

Disons aussi qu'il est regrettable que les métallurgistes et employés de la « Manu », dont les salaires sont dérisoires, ne comprennent pas mieux la solidarité et la lutte de classes.

Les organisations du Livre sont décidées à aboutir. Elles comptent sur les camarades corporants de la région stéphanoise pour refuser les travaux de la « Manu ». Elles comptent sur le personnel de la maison Pigelet, à Paris, pour qu'ils ne confectioient pas le « Chasseur français », journal réclame de la maison à l'interdit, ainsi que le grand catalogue.

Frappée à la caisse, le seul endroit sensible, la direction sera bien obligée d'accepter le cahier de revendications qu'ont signé l'année dernière les patrons imprimeurs de Saint-Etienne.

Métaux de Saint-Etienne. — Aux 300 ouvriers de l'usine Automoto (pièces de bicyclettes) s'étaient joints les 450 travailleurs de la pyrotechnie appartenant à la même société.

Les grévistes demandaient des augmentations de salaires, le renvoi d'un chef d'atelier et la réintégration d'un contre-maître. A la suite d'une entrevue, les manœuvres ont obtenu 20 % d'augmentation et les professionnels 10 %.

Les questions des deux agents de maîtrise n'ont pas été solutionnées.

Les revendications

Services publics de Paris. — Le Comité intersyndical confédéré des services publics s'est élevé contre le rejet, par le Conseil municipal, de son cahier de revendications et s'est prononcé pour un relèvement des salaires.

La vie chère dans l'Aube. — La Commission départementale d'études du coût de la vie a fixé l'indice comparatif à 4,61

par rapport à 1914. La délégation ouvrière a estimé que les salaires devaient être augmentés en conséquence, puis elle a donné sa démission en raison de la campagne de calomnies menée contre elle par le parti communiste.

Monteurs en chauffage. — Les ouvriers et aides de la maison Sulzer viennent d'obtenir 5 % d'augmentation. Ils demandent 20 %. La section syndicale est à leur disposition. S'adresser au bureau 23, 4^e étage, tous les soirs de 18 à 19 heures et le dimanche de 9 à 11 heures.

Tramways de Lille. — Dans l'espoir de régner en divisant, la direction a accordé une augmentation au personnel du roulement et l'a refusée aux ouvriers de l'exploitation.

Mais le syndicat va déjouer cette manœuvre patronale par des mesures en conséquence.

Bâtiment de Saint-Tropez (Var). — Après divers pourparlers, les ouvriers ont signé un accord avec les patrons, obtenant une augmentation horaire de 25 centimes pour les maçons et de 20 centimes pour les aides.

Alerte dans le 17^e

Dans le dix-septième, le camarade Albert Lucien, 36, rue Gauthier, doit être saisi le mercredi, 20 février, pour n'avoir pas payé l'impôt sur les salaires.

Nous invitons tous les camarades des 17^e et 18^e, Saint-Ouen, Clichy, Levallois à venir nombreux pour empêcher les valets de Lasteyrie d'accomplir leur triste besogne.

Chez les Hospitaliers

Allons, les Hospitaliers, la minorité revit ; souvenez-vous que cette minorité de 50 à 60 camarades remua 2.500 hospitaliers en 1919 et 1920.

Hélas ! les temps sont changés ! Des hommes qui se disaient amis des travailleurs sont des Judas, pis encore, des astiles dans la chair des ouvriers. Lorsque ces ouvriers ne veulent plus être rongés par cette vermine, ils sont assassinés par une bande de traîtres et de faïençais.

« Hospitaliers, votre secrétaire est un traître au syndicalisme et à vous-mêmes. » En voici la preuve dans l'*Humanité* du 9 février :

LA VIE DU PARTI : Le Congrès du Gard s'est tenu à Alais. Les questions intérieures réglées, le congrès a désigné comme candidats législatifs les camarades : Danès, des Hospitaliers de la Seine, etc.

Eh ! oui, Danès, révoqué des Hospitaliers, secrétaire appointé de cette section syndicale. Hein ! les copains des hôpitaux, qu'en pensez-vous ?

A. PLAZANET.

CHEZ LES SERRURIERS

Ohé ! les « purs »

Décidément, nos purs orthodoxes sont incorrigibles et ils ont un culot qui souvent va jusqu'au cynisme.

L'Assemblée de la section de la serrurerie permet au plunifit hypocrite Vésines de nous sortir quelques petites inexactitudes :

Selon lui, le président de séance aurait terminé cette réunion malgré la grosse majorité, si ce fait s'est produit, c'est à croire que cette grosse majorité est à l'avant de leur leader puisqu'elle n'a pas osé réagir contre le prétendu coup de force d'une infime minorité !

Nous laisserons de côté les quelques Beni-Oui-Oui faisant office de figurants et levant les mains sur un signe impératif de Basile — pardon ! Vésines.

Le Conseil a présenté la radiation immédiate d'un des porte-parole du Bolchevisme au-dessus de tout, le sieur Bontrou — ne pas confondre avec notre camarade Boudoux. — Ce Bontrou fut syndiqué au syndicat des employés de ministères, à titre ouvrier. Il en fut radié pour mouchardage, provocation, et son renvoi exigé par le syndicat exécutif. En 1920 — cela n'est pas en 1910 — les charpentiers en fer le flanquèrent proprement à la porte comme jaune. Depuis lors, il s'est réfugié dans cette grosse majorité dont Vésines est si fier et les as de l'*« Humanité »* sont heureux de le compter dans leurs rangs. C'est à croire que le proverbe « Qui se ressemble s'assemble » dit vrai.

En tout cas, le Conseil soumet le cas grave de cet individu à l'appréciation des syndiqués et est décidé à prendre toutes mesures nécessaires pour le rejeter de son sein et l'envoyer dans les rangs tchékistes où il pourra rendre de signaux services.

Le Conseil syndical.

P. S. — Tous les camarades serruriers, adversaires des luttes politiques au sein des organismes syndicaux, doivent être présents à la réunion de la section, où des décisions sérieuses seront prises ce soir, vendredi 15 février 1924, à 18 heures, salle Fernand Pellouier, avenue Mathurin-Moreau.

LA SOLIDARITÉ BELGE pour les victimes du bolchevisme

Nos camarades de Liège nous adressent une lettre de solidarité avec les souscriptions suivantes pour les victimes du fascisme rouge :

Emile Hensy, 5 fr. ; Bernard Leclercq, 5 fr. ; Joseph Yernoc, 8 fr. ; Jules Ledoux, 5 fr. ; Antoine Barschint, 2 fr. ; Drensen, 1 fr. ; Collinet père, 1 fr. ; Bernard, 1 fr. ; Noël Dumoulin, 1 fr. ; Gaffin, 1 fr. ; Davillé, 1 fr. ; Jeanne Blom, 1 fr. ; Marie Muse, 1 fr. ; Jean Van, 2 fr. ; Arnold Gongler, 1 fr. ; Rouma, 1 fr. ; H. Ledoux, 1 fr. ; Giltay, 3 fr. ; Jef Gillis, 2 fr. ; Delinée, 2 fr. ; Remeale, 2 fr. Total : 47 francs.

CHEZ LES PEINTRES

Un mensonge scissionniste

Dans l'*Humanité* d'hier, un domestique des commissions syndicales, Claverie (à notre syndicat depuis trois semaines), dit que je viole mon mandat au C. G. de l'Union.

Voici les faits : je me suis abstenu sur la motion de fidélité à l'U. D. et à la C. G. T. U. présentée par la Voiture-Aviation, en déclarant : « Je ne voterai pas cette motion car je prends cela pour de la blague, du cabotinage, la Chambre syndicale des Peintres restera fidèle à l'U. D. et à la C. G. T. U. tant que les cochons de payants n'auront pas marre de la sale besogne de division que fait le parti communiste dans les syndicats ; le jour où la majorité se prononcera dans un sens contraire, nous suivrons la majorité pour ne pas briser le syndicat. »

Je n'oublie pas qu'à deux voix de majorité mon syndicat s'est prononcé contre l'autonomie fédérale, mais comme il se réclame de la Charte d'Amiens, c'est elle que je voulais rappeler au C. G. qui a repoussé la motion que j'ai présentée de fidélité au syndicalisme de la Charte d'Amiens.

Je sais bien que tous les moyens sont bons pour abattre ce qui reste de vraiment syndicaliste. Laissons les menteurs à leurs calomnies.

LIGER.

CONGRÈS RÉGIONAL

de la Minorité du Nord et du Pas-de-Calais

La Minorité syndicaliste du Nord et du Pas-de-Calais organise un congrès pour le dimanche 17 février, à 9 heures du matin, salle du Gallon, rue de l'Arc, à Lille.

A tous, unitaires, autonomistes, la Minorité fait un pressant appel pour que vous veniez nombreux ou pour que vous fussiez représentés à ce congrès.

Pour renseignements, écrire à Sémait Albert, 3 bis, rue des Pénitentes, Lille.

Le Syndicalisme révolutionnaire à La Ciotat

Le camarade Bartholon, secrétaire de l'U. D. du Vaucluse, nous a fait une conférence.

Dans un discours clair, net et précis ce camarade fit un exposé saisissant de la situation actuelle. Il stigmatisa la guerre, les gouvernants, le capital et tous ceux qui, directement ou indirectement, font le jeu du capital contre le prolétariat.

Bartholon s'étendit sur la cherté de la vie. Il fit bien voir que le mal venait, non seulement de l'occupation de la Ruhr, du Bloc National, du ministère Poincaré, mais qu'il avait ses racines dans la guerre, préparée par l'Église et l'école au service des gouvernants.

Après les huit heures et la duperie des assurances sociales, Bartholon nous parla de l'Unité Syndicale. Là, il se détacha complètement de l'état-major de la C.G.T.U. et exposa un point de vue qui nous sembla meilleur.

Unité, comment ? Unité par la base et en dehors des chefs de n'importe quelle C.G.T. Unité par les travailleurs qui, conscients du rôle qu'ils doivent jouer dans le syndicat, balayeront de magistrats façon les chefs et tous les permanents châtreaux du mouvement syndicaliste. Voilà du fédéralisme !

Bonne soirée pour le syndicalisme fédéraliste.

Paul DENEGRI, des Boulangers.

UN MOT PERSONNEL

Parce que ma parole n'est pas au diapason des *Amen* débités dans la tribu des Beni-Oui-Oui, je suis violemment pris à partie par un nommé Charrier, pisse-copie incontinent de l'*Humanité* régionale.

Il m'est facile de répondre à cet indigne. Contrairement à lui, je n'ai jamais servi d'intermédiaire entre exploités et exploités, au détriment de ces derniers. Je n'ai pas fait dire de messe pour mon mariage. Je ne fréquente pas les sbires de la bourgeoisie. Je n'ai jamais violé mes mandats. Ma plume est libre et benévole.

N'insistons pas. Les chiens de la politique aboient, la caravane syndicaliste passe.

H. BARTHOLON.

Lyon à l'Interdit pour les Maçons

Les camarades maçons de la Maison Meyer, au nombre d'environ 300, viennent de quitter le travail pour augmentation de salaire.

La Fédération du Bâtiment avertit les ouvriers de cette catégorie que Lyon est à l'interdit.

DANS LA LOIRE

Aux jeunes prolétaires

A l'appel lancé par notre camarade Lorduron, secrétaire de l'U.D.U. de la Loire, les jeunes de Saint-Etienne ont répondu :

En présence d'une quarantaine de camarades, un exposé de la nécessité et du but des jeunes syndicalistes fut fait par divers copains. A l'issue de cette réunion un groupe fut constitué. Devant la rapidité d'extension du patronat qui voit dans les jeunes une proie facile parce que insouciant, gubitant trop vite ; devant les troubles de l'heure présente qui laissent suspendue sur la tête des jeunes — pour qui la vie n'a montré que ses bons côtés — cette véritable épine de Damoclès : la guerre, nous espérons que nombreux seront les jeunes qui viendront renforcer nos rangs pour pouvoir assurer par le bon combat contre les forces mauvaises, leur droit à une vie libre et agréable par le travail rédempteur.

Le secrétaire, CHASSON.

Communiqués Syndicaux

Section de Défense syndicale. — Tous les camarades s'occupant de l'organisation des sections doivent être présents à la réunion de ce soir, à 20 h. 30, à la Bourse du Travail, bureau du S.U.B.

Urgence, pour des décisions importantes.

Minorité syndicaliste de la Seine. — Réunion de la Commission ce soir vendredi, à 17 h. 30, Bourse du Travail, 4^e étage, bureau 26.

Le camarade Marcelle Brunet est priée d'assister à cette réunion.

U.D. unitaire. — La dernière séance du quatrième Congrès est reportée au dimanche 24 février.

Fédération du Tonneau. — Réunion de la C.E. ce soir, à 20 h. 30, au siège.

Le prochain C.C.N. : la Question de l'Unité.

N.B. — La Commission d'initiative de la Section des Tonneillers tiendra également sa réunion pour examiner les moyens de propagande à employer.

Cartel unitaire des Services publics. — Réunion ce soir, à 17 h. 30, au siège de la Fédération postale unitaire 33, rue de la Grange-aux-Belles.

Bâtiment (13^e Région). — Réunion des conseils syndicaux du Bâtiment de la Seine, ce soir, à 20 h. 30, Bourse du Travail, salle Péral.

Comité régional du Bâtiment. — Commission exécutive ce soir, à 18 heures, au siège.

Ameublement parisien. — Ce soir, à 18 heures, réunion pour les maisons suivantes : Dufayel, Léviatan, Frankfort, Maison Dorée, Coose, l'Ameublement, Oratoire ; Demouilliers. (Voir les affiches pour la salle.)

Lundi, 18 février, à 20 h. 30 précises, 2, rue Saint-Bernard : Réunion de tous les délégués de la Commission intersyndicale. Résolution à présenter au Congrès des fabriques.

Boulangers. — Conseil ce soir, à 17 heures, Bourse du Travail, salle des Commissions, 2^e étage.

Organisation des réunions de sections.

Bouillonneurs. — Réunion de propagande aujourd'hui, à 10 h. 30 précises, 40, rue Etienne-Marcel.

Pourcentage minimum ; Revendications.

Chauffage central. — Réunion du Conseil d'usine de la maison A.D., 55 bis, rue d'Angoulême, ce soir, à 17 h. 30.

Minorité des Cheminots R.G. — Camarades, la situation est grave dans le mouvement syndical, et il est temps de se ressaisir. Tous les cheminots syndicalistes comprendront la nécessité d'organiser la minorité pour défendre le syndicalisme contre l'emprise politique. C'est pour cela que vous êtes invités à assister nombreux à la réunion de la minorité qui aura lieu demain, à 20 h. 30 précises, 18, rue Cambronne.

Coiffeurs. — Ce soir, à 21 heures, 8, rue Saint-Denis, école de coiffure.

Lithographie. — Les camarades sont avisés que les bureaux du Syndicat sont transférés aux numéros 10, 31, 32, 3^e étage de la Bourse du Travail. Les recettes auront lieu dans les bureaux 10 et 32.

Syndicat autonome des Métallurgistes de la Seine. — Ce soir, à 20 h. 30 : Réunion du Conseil syndical, bureaux 24, 4^e étage, Bourse du Travail, 3, rue du Château-d'Eau.

Nous informons les camarades qu'il y aura une permanence ouverte samedi après-midi, jusqu'à 19 heures ; dimanche matin, de 9 heures à midi.

Papier-Carton. — Ce soir, à 20 h. 30, salle des Commissions, 3^e étage : Réunion du Conseil de la Papeterie.

Selliers confédérés. — Réunion générale demain, à 20 h. 30, salle du bas-côté droit, Bourse du Travail.

La situation des travailleurs en face des difficultés de l'existence ; les Sections techniques ; les Salaires dans l'équipement : l'Unité syndicale.

Minorité des Terrassiers. — Réunion ce soir, à 17 h. 30, Bourse du Travail, 4^e étage, bureau 26.

Minorité de la Voiture-Marchanderie. — Ce soir, à 20 h. 30 : Commission exécutive, 172, rue Legendre.

Minorité du 47. — Ce soir, à 20 h. 30 : Réunion, 172, rue Legendre.

DANS LE S.O.B.

CONSEIL GÉNÉRAL. — Tous les conseillers doivent assister ce soir à l'assemblée générale des conseils syndicaux du Bâtiment de la Seine, Bourse du Travail, à 20 h. 30 précises.

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE dimanche matin.

CHARPENTIERS EN BOIS. — La communication parue hier sur le « Libertaire » est erronée et s'adressait à la Maçonnerie-Pierre.

MAÇONNERIE-PIERRE. — La communication ci-dessous est passée hier par erreur, sous le titre : « Charpentiers ».

En raison des décisions prises à l'assemblée de la Section de la Maçonnerie-Pierre dimanche dernier, l'assemblée générale extraordinaire aura lieu dimanche 17, à 9 heures du matin, salle R.-Lefebvre, 8, avenue Mathurin-Moreau, à l'ordre du jour : Remplacement du Conseil.

Vu la gravité des décisions prises ou à prendre, nous invitons tous les camarades à faire un effort et à se trouver à cette réunion. Un contrôle de cartes aura lieu à l'entrée ; les absents n'auront aucune excuse.

COUVREURS-PLÔMBIERS. — Tous les conseillers doivent assister à la réunion des conseils syndicaux de la région.

La « Bataille syndicaliste ». — Assemblée générale des « Amis de la B.S. », dimanche 17, à 9 h. 30 précises, 8, avenue Mathurin-Moreau.

Le numéro 18 de la « B.S. » bimensuelle est paru. Il est mis en vente aujourd'hui à Paris et en province. Il publie des articles de la minorité de Le Pen, de Chevalier, de Jouteau, de Moigny, sur la vie des organisations, sur l'étranger.

Le numéro : 0 fr. 25. S'adresser à Sarolén, 11, rue Petit, Paris (19^e). Chèque postal : 142-15.

C.I. de Saint-Maur. — Ce soir, à 20 h. 30, salle Drouet, 2, place du Théâtre-d'Adamville ; Grand meeting.

Dispositions à prendre pour empêcher la vente du mobilier du camarade Doduit, poursuivi pour avoir refusé de payer l'impôt sur les salaires.

Métaux (Section de Boulogne-Billancourt). — Réunion demain soir, à 20 h. 30, 85, boulevard Jean-Jaures.

Jeunesse syndicaliste d'Issy-les-Moulineaux. — Réunion ce soir, à 20 h. 30, 26, rue André-Chénier.

Causerie par un camarade.

Bâtiment du Raincy. — Demain, à 20 heures, salle Chavillat à Gargan : Réunion générale.

Jeunesse syndicaliste de Lyon. — Lundi 18, à 20 h. 30, salle Ferrer, 193, rue Duguesclin ; Causerie de géographie économique sur « la feuille blanche ».

Invitation cordiale à toutes et à tous.

Travail exécuté par des ouvriers syndiqués :

Le gérant : Gabriel BRAYE

Imprimerie spéciale du *Libertaire*

10-12, rue Paul-Lelong, Paris

Le secrétaire, CHASSON.

Ecole du Propagandiste anarchiste. — En raison de l'assemblée générale des anarchistes de la région, le cours supérieur de français ne pouvant avoir lieu ce soir, est remis à demain samedi, 16 février, à 21 heures très précises.

Aux Anarchistes et Sympathisants des 8^e et 9^e. — Les camarades hommes et femmes des 8^e et 9^e arrondissements, lecteurs et lectrices du « Libertaire », sont priés de bien vouloir écrire à Jean Trouillet, bureaux du « Libertaire », 9, rue Louis-Blanc, Paris (10^e). Ce camarade veut bien se charger de centraliser tous les renseignements nécessaires à la constitution d'un groupe libertaire dans les 8^e et 9^e arrondissements.

Groupe du 19^e (Pantin-Aubervilliers). — Les camarades libertaires et sympathisants sont invités à venir à la réunion, demain, à 21 heures, 122, rue de Flandre.

Questions importantes.

Groupe libertaire de Levallois. — Demain soir, à 20 h. 30, grande salle de la Maison Commune, 28, rue Cayé : Réunion publique.

Sujet traité : En Russie rouge, par le camarade Chazoff.

Participation aux frais : 0 fr. 50.

Cordiale invitation à tous.

Groupe libertaire de Boulogne-Billancourt. — Réunion du Groupe ce soir, à 20 h. 30, salle du Comité intersyndical, 85, boulevard Jean-Jaures (cour de la Justice de paix) ; Causerie sur « le Travail antisocial », par un copain.

Invitation à tous.

Groupe de Longjumeau. — Réunion demain, à 20 h. 30, café du Postillon, 76, Grand'Rue, Longjumeau.

Causerie entre camarades. Invitation aux copains des environs.

Jeunesse anarchiste. — Ce soir, à 20 h. 30 : Réunion de tous les copains.

Nous comptons sur tous les jeunes pour venir apporter leur point de vue.

Province

Fédération du Centre. — La Fédération suit avec anxiété les péripéties des affaires Jeanne Morand et Goldsky. Elle appuie les militants parisiens et l'Union anarchiste pour la campagne qu'ils mènent en faveur de l'amnistie et elle organise une série de réunions dans le Centre pour participer à cette action.

Groupe de Limoges. — Réunion samedi 16 février, à l'heure et au local habituels.

Compte rendu du Congrès de Montluçon ; Propagande pour l'amnistie ; Campagne antiparlementaire.

Invitation